



HAL
open science

Les ateliers de l’Huveaune à l’époque moderne

Véronique Abel, Henri Amouric

► **To cite this version:**

Véronique Abel, Henri Amouric. Les ateliers de l’Huveaune à l’époque moderne. Ve Colloque international de la céramique médiévale en Méditerranée occidentale, 1991, Rabat, Maroc. pp.84-94. <halshs-01840590>

HAL Id: halshs-01840590

<https://shs.hal.science/halshs-01840590v1>

Submitted on 16 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Les ateliers de l'Huveaune à l'époque moderne

Véronique Abel, Henri Amouric

Résumé :

Présentation monographique des résultats d'une recherche centrée sur les seules sources écrites utilisées en très grandes séries. Apports «historiques» de l'étude d'une société artisanale, apports «archéologiques» des données concernant les structures, les produits et leur diffusion.

Une fois n'est pas coutume, nous introduirons cet exposé par un point méthodologique. A l'origine de ce travail, il y a les sources écrites, qui indiquent à l'époque moderne, la présence d'ateliers dynamiques dans l'arrière-pays marseillais. Ce sont les mentions de pichets, écuelles ou pots de chambre de Saint-Zacharie qui nous ont conduits à tenter de vérifier ces indices. En l'absence de fouilles d'ateliers et dans une perspective d'identification, il nous a semblé alors opportun, parallèlement à un dépouillement systématique des archives locales, d'étudier les ensembles d'objets issus des fouilles de contextes de consommation de Marseille. Ce choix s'imposait à l'évidence car la cité phocéenne paraissait logiquement, et semble bien avoir été, le débouché naturel de ces productions.

Certaines de ces données ont ensuite été soumises à l'épreuve des analyses physico-chimiques effectuées par le Laboratoire de Céramologie de Lyon (Maurice Picon), lesquelles ont confirmé la validité des observations faites et par là même de notre démarche.

Cette étude est donc consacrée à l'époque moderne et les contextes archéologiques marseillais y sont privilégiés⁽¹⁾.

Nous adopterons, pour présenter les premiers résultats de nos recherches, une très banale division en trois siècles, XVIe-XVIIe et XVIIIe, fondée sur le constat de trois situations assez différentes. Même si cette périodisation ne respecte pas tout à fait, en définitive, le cadre des siècles indiqués, si notre XVIe siècle garde des limites un peu vagues, si notre XVIIe siècle commence en fait vers 1630 et se termine dans les années 1710, ce choix s'avère pertinent en ce qu'il nous permet d'appréhender des ensembles, de définir des contextes chronologiques et, ainsi, de tenter de comprendre les relations, les phénomènes de concurrences et d'influences entre les différents fournisseurs de Marseille.

Le XVIe siècle

Il est pour l'instant encore difficile d'avoir une idée précise et chronologiquement très détaillée de la céramique utilisée quotidiennement à Marseille, car les niveaux de cette époque sont assez rares.

D'Italie nous arrivent des poteries vernissées exportées en grand nombre autour de la Méditerranée. De Ligurie parviennent des objets vernissés, finement incisés dont s'inspireront sans doute d'abord les potiers de Fréjus qui exportent aussi vers Marseille une majorité d'écuelles, mais aussi des plats, cruches pichets, pots de chambre, soit la majeure partie de sa vaisselle commune.

Pour cette époque, aucune provenance n'a encore été formellement identifiée dans la région proche de Marseille. Pourtant, deux choses sont à signaler :

- d'une part, l'arrière-pays marseillais possède de nombreux gisements d'argiles, certains déjà utilisés au Moyen Age ou même précédemment, d'autres ne semblent exploités qu'à l'époque moderne mais avec vigueur.

- d'autre part, différents documents d'archives mentionnent la présence ou l'installation de potiers près de Marseille. Les plus proches sont signalés à Saint-Marcel, actuellement englobé dans la banlieue de la ville, en 1526⁽²⁾, et Aubagne en 1531⁽³⁾, localités toutes deux situées sur l'Huveaune, un cours d'eau serpentant dans l'arrière pays marseillais (pl.1) et dont nous serons amenés à reparler, auxquels il faut joindre ceux de Trets, petite ville liée à l'économie de cette vallée, dès 1556⁽⁴⁾.

La situation reste donc un peu floue pour cette période caractérisée à la fois par des productions qui demeurent plutôt dans la tradition du bas Moyen Age (objets de même fonction et de formes identiques produits dans des ateliers très distants les uns des autres : Gard et Ligurie par exemple), mais aussi une certaine recherche, un frémissement qui s'exprime par des procédés archaisants, tels la post-cuisson oxydante, pour des objets aux formes cependant novatrices.

Dès le deuxième quart du siècle suivant, la situation a déjà considérablement évolué vers davantage de spécialisation, une différenciation morphologique des objets selon les ateliers et le développement de l'artisanat de l'arrière pays marseillais.

Le XVIIe siècle : des formes et des couleurs...

Deux caractéristiques peuvent définir le vaisselier

populaire à Marseille au XVII^e siècle : diversité des provenances et puissance de l'artisanat local, et l'un des apports essentiels de l'archéologie moderne à Marseille est la révélation d'un artisanat céramique de proximité vigoureux et créatif. Un lien a en effet pu être établi entre un matériel abondant, original et inconnu jusque là, et les potiers regroupés dans le secteur de la vallée de l'Huveaune mentionnés par les archives. L'importante masse documentaire marseillaise (plusieurs dizaines de milliers de fragments à ce jour) a permis de dégager un groupe de céramiques aux caractéristiques identiques, qui est déjà fortement présent au milieu du 17^e et qui se maintient tout au long du 18^e siècle, occupant entre deux tiers et trois quarts du marché. Quelques-unes parmi les pièces les plus représentatives de ce groupe firent l'objet d'analyses de pâte, pratiquées par M. Picon, du laboratoire de Céramologie de Lyon (CNRS-ERA3), et dont les résultats ont permis de rapprocher l'argile utilisée pour façonner ces poteries des terrains géologiques du bassin de Marseille et de la Haute-Huveaune. Il convient cependant de rester prudent ; ces identifications portent à ce jour sur de trop petites séries pour que nous puissions généraliser ces résultats sans réserve au moins formelle. Notons au passage que les argiles de ce bassin sont identiques de Marseille à Saint Zacharie et que nous avons adopté l'expression « Vallée de l'Huveaune » pour désigner ces productions (pl.1).

Cependant, étant donné que Marseille semble n'avoir jamais connu, à l'époque moderne, de production de poteries communes significative, l'expression concerne donc essentiellement le secteur d'Aubagne à Saint-Zacharie, distantes de 20km environ. Ces argiles sont calcaires et prennent à la cuisson une couleur rouge brique. Si nous manquons d'informations archéologiques pour le début du XVII^e siècle, dès 1640 environ ces poteries parviennent à occuper une part importante du marché marseillais, essor soudain remarquable et remarqué aussi à travers les documents d'archives qui indiquent, à partir de 1620 le développement de ce que nous appelons la « nébuleuse Huveaune ».

En effet, alors que Saint-Marcel disparaît, l'activité des centres d'Aubagne et Trets perdure. S'y ajoutent les implantations de Saint-Zacharie vers 1620⁽⁵⁾, Auriol vers 1634⁽⁶⁾, Roquevaire⁽⁷⁾ vers 1656, Saint-Jean du Désert en 1679⁽⁸⁾ et, plus tardivement, celle de Peypin vers 1750⁽⁹⁾. Cet ensemble est dominé cependant par les concentrations d'ateliers de Saint-Zacharie et Aubagne qui seules ont atteint le stade des productions de masse. Nombre de ces ateliers, dont les plus importants, semblent étroitement liés dès l'origine aux autres grands centres provençaux de l'époque ainsi qu'aux influences méditerranéennes à tout le moins dans le recrutement de leur personnel :

- l'atelier de Saint-Marcel, en 1526, emploie un italien d'Offida, région d'Ancône passant ensuite à Aubagne⁽¹⁰⁾ (Jean Angeli) et un espagnol de Lerida dont nous perdons ensuite la trace (Jean Sanchez).

- le premier atelier d'Aubagne appartient à une vieille famille de tuiliers lombards, les Catani de Milan, installés à Marseille puis à Aubagne dans la deuxième moitié du XV^e siècle. Il est à l'origine exploité par un Manosquin, Antoine Franco et un Fréjusso-manosquin, Laurent Borelli; tous

deux formés chez des potiers savonnais installés à Manosque à l'extrême fin du XV^e siècle⁽¹¹⁾.

- les artisans de Trets viennent de deux centres provençaux actifs, Apt et Moustiers. Les fondateurs de Saint-Zacharie sont de Moustiers tout comme nombre d'Aubagnais des XVII^e et XVIII^e siècles⁽¹²⁾. Quant à Auriol, les potiers qui y exercent semblent apparemment être aussi de famille manosquine.

La question liée à celle des origines géographiques des artisans est bien évidemment celle de l'origine des modèles et des décors.

Les fouilles archéologiques nous démontrent donc le succès des ateliers de l'Huveaune en nous révélant les productions de leurs artisans qui nous apparaissent fonctionnelles, colorées et que l'on peut supposer au vu de quelques données chiffrées, peu onéreuses. Elles couvrent la plupart des besoins de la vie quotidienne, cuisine exceptée puisque leur terre n'est pas réfractaire : vaisselle de table, de transport, de stockage, hygiène, jeu.

Cette poterie modeste de facture rapide ne néglige cependant ni le confort de l'usager (faible poids, centre de gravité judicieusement placé), ni l'esthétique dans ses formes ou le goût baroque dans ses décors colorés (réseaux géométriques sur fond brun, motifs incisés rehaussés de taches vertes et rouges, décor jaspé).

Le dernier atout de ces productions mais non le moindre pour leur succès populaire est leur coût, apparemment peu élevé. Signes d'objets fabriqués en grande série, la rapidité du façonnage, de l'exécution de la plupart des décors et une finition peu soignée sont manifestes. Ces poteries communes, car, ne l'oublions pas, il s'agit de vaisselle très modeste font cependant preuve d'une maîtrise de la matière telle que ces défauts apparaissent négligeables.

Toutes les pièces sont recouvertes d'engobe rouge, blanche ou rose, qui permet d'obtenir un meilleur fini sous le vernis en gommant les impuretés de l'argile, de masquer ou d'accentuer la couleur rouge de la terre et de procurer un fond au décor qui peut se retrouver indifféremment sur l'un ou l'autre des types d'objets.

Les écuelles, hémisphériques, aux oreilles larges découpées (pl.2/4) ou moulées (pl.2/5) favorisant la préhension, sont très nombreuses. Moins communs sont les plats creux à marli, sans doute plats de service (pl.2/2-3) et les assiettes plates à large marli (pl.2/1), mais de faibles dimensions (moins de 20cm de diamètre). Des pots de chambre aux parois rectilignes s'évasant peu, décorées avec autant de soin que la vaisselle de table, sont bien représentés.

La deuxième partie du 17^e siècle est une période de grande créativité et de plein succès sur le marché marseillais. Le répertoire typologique bénéficie d'un enrichissement étonnant. Parmi quatre autres modèles d'écuelles (pl.3), la tasse à deux petites anses (pl.3/5), sans doute destinée aux produits « exotiques », chocolat, thé, café, dont la consommation se fait un peu plus fréquente, est un exemple intéressant de cette diversification intégrant les nouveautés du moment. Les assiettes à usage individuel (pl.4/1-4 à 6), toujours de faible diamètre, sont au nombre de quatre. L'un des trois plats de service (pl.4/2-3) possède un

marli remarquablement allongé (pl.5/2), vaste champ de décor. Le pichet à bec pincé (pl.6/4-5) et la cruche à bec tubulaire et anse de panier (pl.6/2) forment le gros des vases à liquide, auquel viennent s'adjoindre des aiguères, des bouteilles, des cruches de barque, des cruches à long bec, deux anses et couvercle à charnière (pl.6/1... Les objets à vocation hygiénique sont moins nombreux: larges bassines (tians), et pots de chambre (pl.6/3) auxquels le décor n'est pas refusé.

Divers objets de toutes sortes complètent l'équipement de la maison : pot à conserves, petites jarres, gourdes, bougeoirs, bénitiers. Les enfants ne sont pas oubliés par les potiers: ils peuvent posséder leurs jouets, taraiettes, sifflets, tielires... diversité plus grande que celle que laissent entrevoir les sources écrites mais c'est là un point important, le répertoire limité des notations écrites correspondantes est vraisemblablement représentatif des productions dominantes.

Les décors animent efficacement ces vases, pour un résultat spectaculaire obtenu à peu de frais. Ceux exécutés à l'engobe sont à la mode en Europe au 17^e siècle, en particulier dans les ateliers pisans, dont les produits sont largement diffusés en Provence. Les céramistes de la Vallée de l'Huveaune, après une période de décors géométriques clairs posés au barrolet, reprennent à leur compte, sans qu'on puisse réellement parler d'imitation, les techniques pisanes (engobe clair incisé et rehaussé de couleurs, engobes mêlés), avec une spontanéité et une grande économie de moyens.

Les motifs principaux (cf.pl.3 et 4) sont le plus souvent figuratifs stylisés (oiseau, tulipe, anémone, bouquet...) plus rarement géométriques et rayonnants. Pour l'instant, seuls deux exemples de représentations anthropomorphes nous sont parvenus, ainsi que quelques décors plus soignés, sur des poteries identiques aux séries habituelles (pl.5). Telle assiette de forme locale, à décor très réussi, s'éloigne des oeillets pisans et rappelle très fortement un bouquet au fond d'un plat des collections des Musées de Marseille portant la signature Joseph Roubaud, peut-être réalisé à Saint-Zacharie puisqu'un potier de ce nom y oeuvre à la fin du XVII^e siècle. Dans le même esprit également, il faut noter un grand plat daté de 1676, portant les initiales I (ou J) R peut-être aussi de Joseph Roubaud, à moins qu'il ne soit de Jacques Roubaud, Jérôme Rémuzat ou d'un autre dont le nom ne nous serait pas connu.

Le XVIII^e siècle : les effets de la concurrence

Au XVIII^e siècle, l'artisanat local connaît une mutation forcée. Il lui faut en effet s'adapter à de nouvelles conditions commerciales: la vaisselle ligure, émaillée monochrome et vernissée brune à taches noires, génère une sévère concurrence avec les produits de la Vallée de l'Huveaune qui, jusque là monopolisaient le marché marseillais de la poterie d'usage quotidien. Les enjeux de cette compétition ne sont plus seulement régionaux, mais internationaux, car la colonisation a ouvert de nouveaux marchés, tels ceux d'Amérique (13).

L'éventail des objets et des décors des ateliers de la vallée de l'Huveaune se réduit tout au long du XVIII^e siècle. Perte de technicité peut-être ou volonté de gain de temps

plus sûrement, on procède d'abord à une simplification des décors incisés polychromes jusqu'à ne conserver que les taches colorées et à une limitation des décors marbrés au centre des vases ouverts.

Parmi les formes héritées du siècle précédent, seule la fabrication des plus simples va être maintenue au XVIII^e siècle (14). L'écuelle est en très net recul (pl.7/4-5). Un seul type d'assiette, avec ou sans marli (pl.7/1 à 3) perdure. Le grand plat à marli perd sa finesse dans un premier temps, puis ces deux récipients s'hybrident progressivement pour en donner un autre, creux, à fond plat non dégagé et marli à bord épais, existant en différentes tailles allant de 18 à 45 cm de diamètre (pl.8/1-6).

Dans la deuxième partie du siècle seul le motif en rubans d'engobe (pl.8/6-7), apparu précédemment (pl.7/2) et semblant le dernier avatar du décor d'engobes jaspés et tourbillonnés, est encore appliqué et sur les plats uniquement, ainsi que quelques taches de manganèse, sur les vases à liquide principalement; l'effet obtenu n'est pas sans rappeler la vaisselle à taches noires d'Albisola: réponse, non originale puisque le cas se rencontre ailleurs (Cucuron par exemple), pour affronter la concurrence sur son propre terrain, les ateliers de l'Huveaune s'inspirent de leur rival le plus actif (15). Mais cet appauvrissement général et continu du répertoire des potiers de l'Huveaune s'accompagne en réalité d'un succès commercial non négligeable, tant auprès de leurs consommateurs locaux habituels que dans les provinces voisines (Languedoc) et des contrées plus lointaines telles que le Sénégal, les Antilles, le Canada, la Louisiane, la Guyane, c'est à dire le marché colonial captif, ou bien figurant plus simplement sur les routes commerciales des Marseillais, comme la Crête. On y retrouve, en effet, dans les fouilles archéologiques, des objets de la vallée de l'Huveaune bien représentés accompagnant, parmi des céramiques de toute l'Europe, de la vaisselle italienne, des marmites de Vallauris, et de la faïence provençale.

Cette diffusion et cette position dominante sont confirmées par les textes. Dans toute la Provence occidentale, il est fait mention de pichets, assiettes, écuelles, pots de chambre dits «de Saint-Zacharie» (16); lesquels sont exportés aussi dans le commerce à longue distance de la compagnie d'Afrique et des Echelles, mais de façon marginale, semble-t-il (17).

Ce succès et cette position privilégiée sont perceptibles également au travers d'autres indices. Saint-Zacharie, nous l'avons dit est une appellation générique, une des deux seules recensées à ce jour pour les vaisselles non culinaires. Les contemporains perçoivent de la même façon le phénomène.

Un mémoire de la Chambre de commerce de Marseille adressé au Conseil de Commerce en 1767 signale la vallée de l'Huveaune comme lieu principal, avec «Biot et Vallauris», des fabrications régionales: «...cette main d'oeuvre est établie dans les lieux d'Aubagne, de Saint-Zacharie et d'Auriol...». Ce même texte désigne les principaux caractères et destinataires des terres cuites de l'arrière pays «...les ouvrages de terre qu'on y fabrique... sont des plus grossiers, et à l'usage du bas peuple...»; et en

note l'importance économique...» cette fabrication est cependant d'une grande ressource pour les villages où elle est établie ; elle y occupe une infinité de pauvres gens...». Enfin, le lien privilégié existant entre le centre consommateur et réexportateur marseillais et les sites producteurs de l'Huveaune est souligné : «Le transport qui se fait continuellement de ces poteries à Marseille employe beaucoup de bestiaux et des muletiers pour les conduire... le commerce de Marseille n'est pas moins intéressé à leur soutien (les fabriques de poterie)» rejoignant par là même le constat archéologique (18).

Les conclusions d'Esprit Calvet à la fin du XVIII^e siècle sont du même ordre. Analysant l'activité céramique provençale, il écrit ainsi à propos des fabriques de notre région : «Celles de Saint-Zacharie sont les plus renommées. Les terres qu'on y emploie sont très connues»(19). Le corollaire d'une telle situation, une remarquable concentration de savoir-faire, est, très classiquement l'essaimage des fabriques mères dès le troisième quart du XVII^e siècle et parfois à longue distance. Tel artisan de Saint-Zacharie s'installe à Quimper vers 1680 (20), tel autre, aubagnais cette fois, s'expatrie en Martinique avec un apprenti en 1691(21), mais plus massivement et plus significativement dans notre région (22).

Ce succès des hommes et des produits ne s'est pas démenti pendant l'ère industrielle. Au début de ce siècle, on trouve ainsi aux Antilles des produits de l'Huveaune, mais vendu alors sous la dénomination «Daubagne», glissement sémantique intéressant, révélateur d'une réalité économique nouvelle, la primauté désormais bien établie de cette localité dans l'industrie céramique régionale.

Au terme de cet exposé et ainsi résumée, la situation en Provence occidentale à l'époque moderne apparaît assez simple. Sur toute cette période, et comme dans l'Antiquité, mais pas au Moyen Age, deux sources d'approvisionnement s'affrontent. L'une est située dans l'arrière-pays, l'autre peut être symbolisée par le port de Marseille où parviennent et s'échangent tous les produits transportés par mer. Sur l'ensemble de la période, la première en importance est l'artisanat local ou de la proche région. Si sa part est encore difficile à appréhender pour le XVI^e siècle, le XVII^e siècle voit l'explosion créatrice des ateliers de poterie commune de l'Huveaune et leur indéniable succès commercial. L'apparente dégénérescence de ces productions au XVIII^e siècle s'accompagne en fait d'une bonne résistance et d'une implantation solide sur le marché marseillais et de la Basse-Provence ainsi que de la conquête d'une clientèle plus lointaine. La situation peut donc paraître assez claire. Ne nous méprenons pas cependant : cette apparence tient peut-être au fait que nous n'avons abordé que la question marseillaise, qui est en quelque sorte simplifiée par la présence d'un fournisseur privilégié assurant rapidement entre 2/3 et 3/4 de la consommation. Il existait cependant de nombreux ateliers de céramique commune en Provence autres que ceux de l'Huveaune, et dont nous ne connaissons pas encore les productions qui ont parfois été largement diffusées. Il semble cependant exclu, à tout le moins en Basse-Provence, que nous découvriions un second groupe d'importance analogue, pour cette période.

Notes :

- (1) L'étude des céramiques modernes de Marseille est réalisée par V. Abel dans le cadre de sa thèse portant notamment sur l'approvisionnement en céramiques du contexte urbain moderne de Marseille, à travers le matériel des fouilles qui ont pu être pratiquées en de nombreux points de la ville d'Ancien Régime: quartiers de la Bourse, des Carmes, Hôtel-Dieu, fort Saint-Jean (Direction Régionale des Antiquités, Aix-en-Provence); ancien hôpital de Charité (Direction Régionale des Antiquités - L.F.Gantès); l'abbaye Saint-Victor (Laboratoire d'Archéologie Médiévale Méditerranéenne, G.Démians d'Archimbaud, M.Fixot); rue des Pistoles, rue de la Cathédrale (Archéologues Municipaux de la Ville de Marseille, L.F.Gantès - M.Moliner; matériel partiellement en dépôt au Musée d'Histoire de Marseille, inv. série 91-16); ancien port de quarantaine de Pomègues (Direction des Antiquités Sous-Marines - M. Goury). Voir: ABEL Véronique, la vaisselle populaire à Marseille du XVI^e au XVIII^e siècle, *Archéologia*, n° 276, février 1992, pp.24-31..
- (2) Cité, entre autres par Arnaud d'Agel : *La Faïence et la porcelaine de Marseille*, Marseille, 1910.
- (3) A.D. 13. 384 E 55, f°63, février 1531.
- (4) A.D. 13, Annexe d'Aix, 302 E 681, 19 mai 1556, Jehan Tarmier, oillier de Trets.
- (5) Nombreux actes dont Estienne Phelen, originaire de Moustiers installé à Saint-Zacharie est témoin ou acteur. Parmi les plus anciens : A.D. 83, 3 E 48/14, fos 442, 537, 550, 793, 835, 839, 958, entre 1623 et 1625.
- (6) A.C. Auriol, CC4, f°157v°, Pierre Cappus, Potier de terre, cadastre de 1634.
- (7) A.D. 13, Annexe d'Aix, 302 E 1012, f°55, 30 décembre 1651. Antoine Chivallier potier de terre de Roquevaire fournit des malons et des tuiles vernissées au Seigneur de Vauvenargues. *ibid.*, IV B 1136, 10 déc. 1647, témoin d'un acte concernant le prieuré Saint-Barthélémy de Roquefeuil.
- (8) M. Desnuelle, *La Faïence à Marseille au XVII^e siècle*, Saint-Jean-du-Désert, Aubanel, Avignon, 1984.
- (9) A.D. 13 VI F 22, Inventaire des effets de la seigneurie de Peypin-Valdonne, p.5, 29 septembre 1753.
- (10) L. Barthélémy, *Histoire d'Aubagne*, Marseille, 1889, p.236.
- (11) Antoine Franco a fait son apprentissage et travaillé avec Andreas Nico potier savonnais installé à Manosque. Ce dernier possédait aussi un atelier à Aix où il a exercé au début du XVI^e siècle. Laurent Borelli a également travaillé chez Nico à Manosque et à Aix.
- (12) A Trets, les Mangonnert sont d'Apt, les autres de Moustiers. A Saint-Zacharie, Estienne Phelen ou Felen est de Moustiers, tout comme Pierre Tocho ou Toche en 1634, A.D. 83, 3 E 48/7, f°543, et bien d'autres.
- (13) Cf. sur ce point, H. Amouric, *Concurrences ? Faïences provençales et faïences étrangères au XVIII^e siècle*, *La Faïence de Marseille au XVIII^e siècle*. La manufacture de la veuve Perrin, Marseille, 1990, p.82-93.
- (14) Au XVIII^e siècle, les textes nomment essentiellement parmi les produits de Saint-Zacharie: cruches, toupins, tasses, écuelles, pots de chambre, pots, pichets, assiettes, plats, tians, chandeliers.
- (15) Cf. sur ce point, l'article de Marie Leenhardt et Lucy Vallauri, *Polyvalence et marginalité : Cucuron, La céramique, l'archéologue et le potier*, Aubagne 1991, p. 67-71.
- (16) Parmi beaucoup d'autres : A.D. 13. Annexe d'Aix, fonds Geraudie, 25 juin 1775, Inventaire domestique de feu André Goiran, «deux écuelles de Saint-Jacques...». A.C. Marseille, FF 1257, n°92, 4 sept. 1772, succession d'Estienne Jullien, maison rue de la Bourgade : «... deux douzaines ecuelles terre de Saint-Zacharie, une cruche de meme...» *ibidem*, FF 1266, estime des biens de feu Jean-Joseph Caillol, 23 mai 1778, maison au quartier des comtes : (assiettes) «... dix huit duites de Zacharie... 1 livre...» Ce qui met l'assiette à à peine plus d'un sou. A.C. Aix BB 186, f°77, 6 mars 1696, inventaire des biens de feu Barthélémy Barrière, revendeur d'Aix : «... plus trois charges de terraille de Saint-Zacharie consistant en pots, plats, assiettes et ecuelles...». A.D. 13, Annexe d'Aix, fond de l'Hôpital de la Charité d'Aix, XXII H, E 224, f° 890, achats de diverses terrailles de Saint-Zacharie entre 1738 et 1752. La tasse coûte seulement 6 deniers, la cruche moins de 2 sous, le pot de chambre environ 2 sous. A.C. Aix, LL 155, tarif imprimé du maximum de 1793. Détail des terrailles dites de Saint-Zacharie.
- (17) Au hasard dans les expéditions de la compagnie d'Afrique en Barbarie : A. Chambre de commerce de Marseille, fond LIII, 626 pour La Calle, 6 oct 1762, 12 douzaines ecuelles de Saint-Zacharie à 10 s la douzaine, 10 douzaines assiettes de Saint-Zacharie à 10 s la douzaine. L III, 628, pour Bonne, le 9 mars 1789, 6 douzaines assiettes de terre de Saint-Zacharie à 12 s la douzaine.
- (18) A. Nat. Paris AE/BIII/84, f°147.
- (19) Médiatèque Ceccano, Avignon. Ms 2348, f° 349 v°.
- (20) Il s'agit de Jean-Baptiste Bousquet, cf. Bulletin de la Société archéologique du Finistère, 1875, p. 35 et suivante.
- (21) Cf. l'ouvrage de Barthélémy cité plus haut, note 10, p. 240.
- (22) Voir sur ce point le tableau sommaire qu'en a dressé Jean Proust, dans *La céramique, l'archéologue et le potier*, Aubagne 1991, p.116.

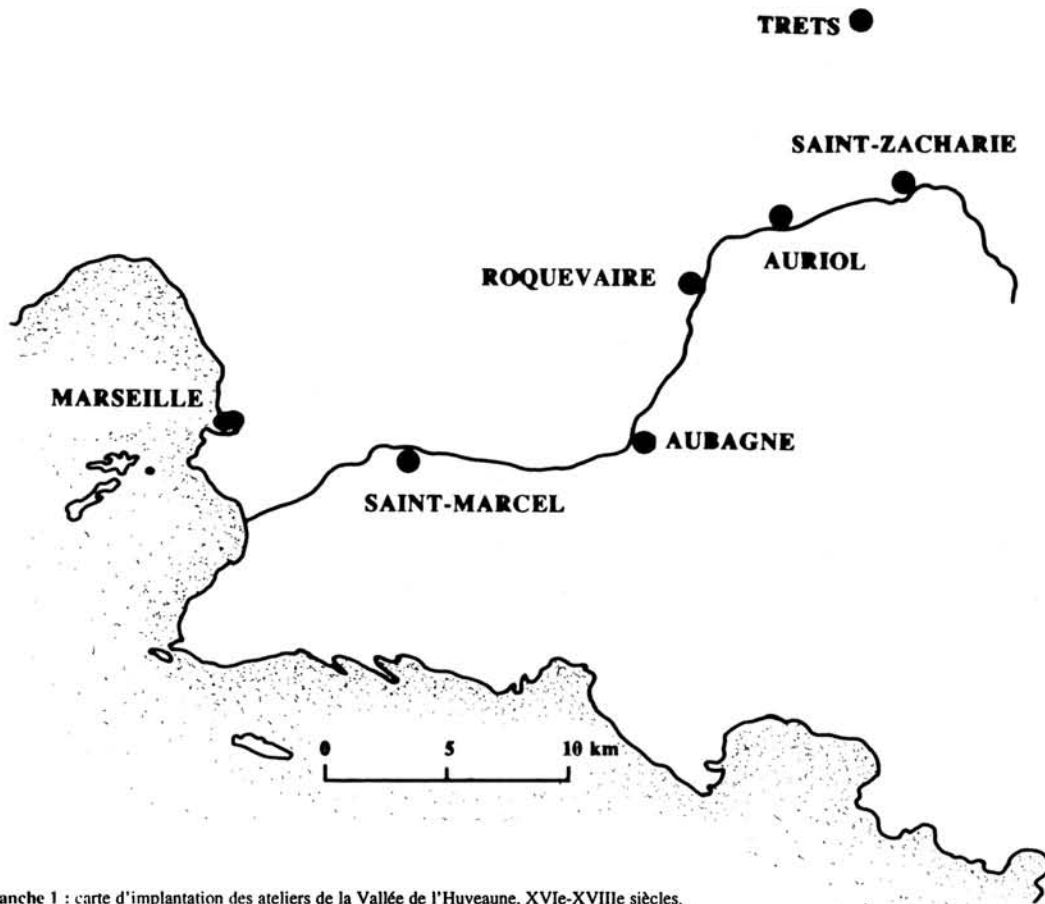


Planche 1 : carte d'implantation des ateliers de la Vallée de l'Huveaune, XVIe-XVIIIe siècles.

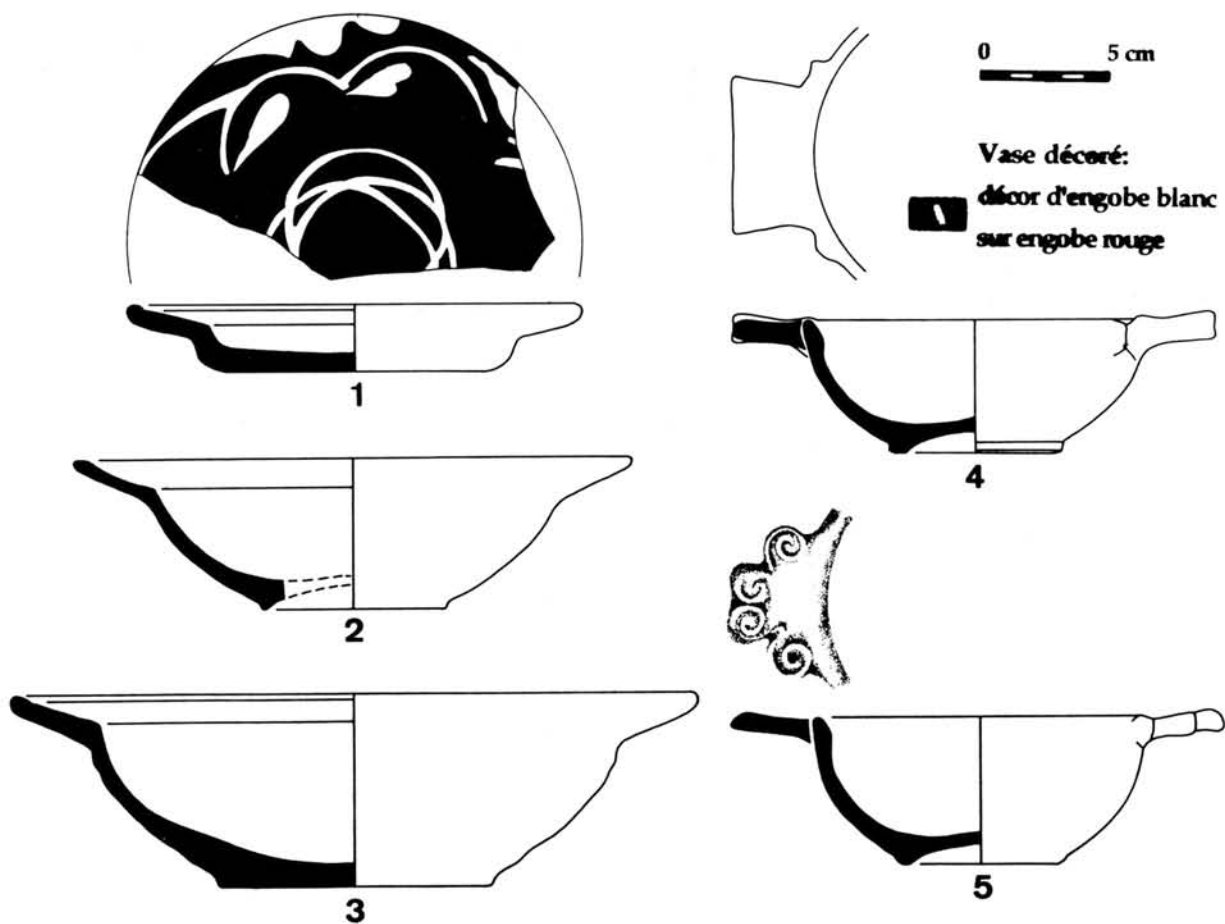


Planche 2 : Productions des ateliers de l'Huveaune vers le milieu du XVIIe siècle; 1: assiette à décor d'engobe clair; 2-3: plats à marli, décor d'engobes jaspés, vernis tacheté de vert de cuivre; 4: écuelle à oreilles découpées, monochrome; 5: écuelle à oreilles moulées, engobes jaspés.

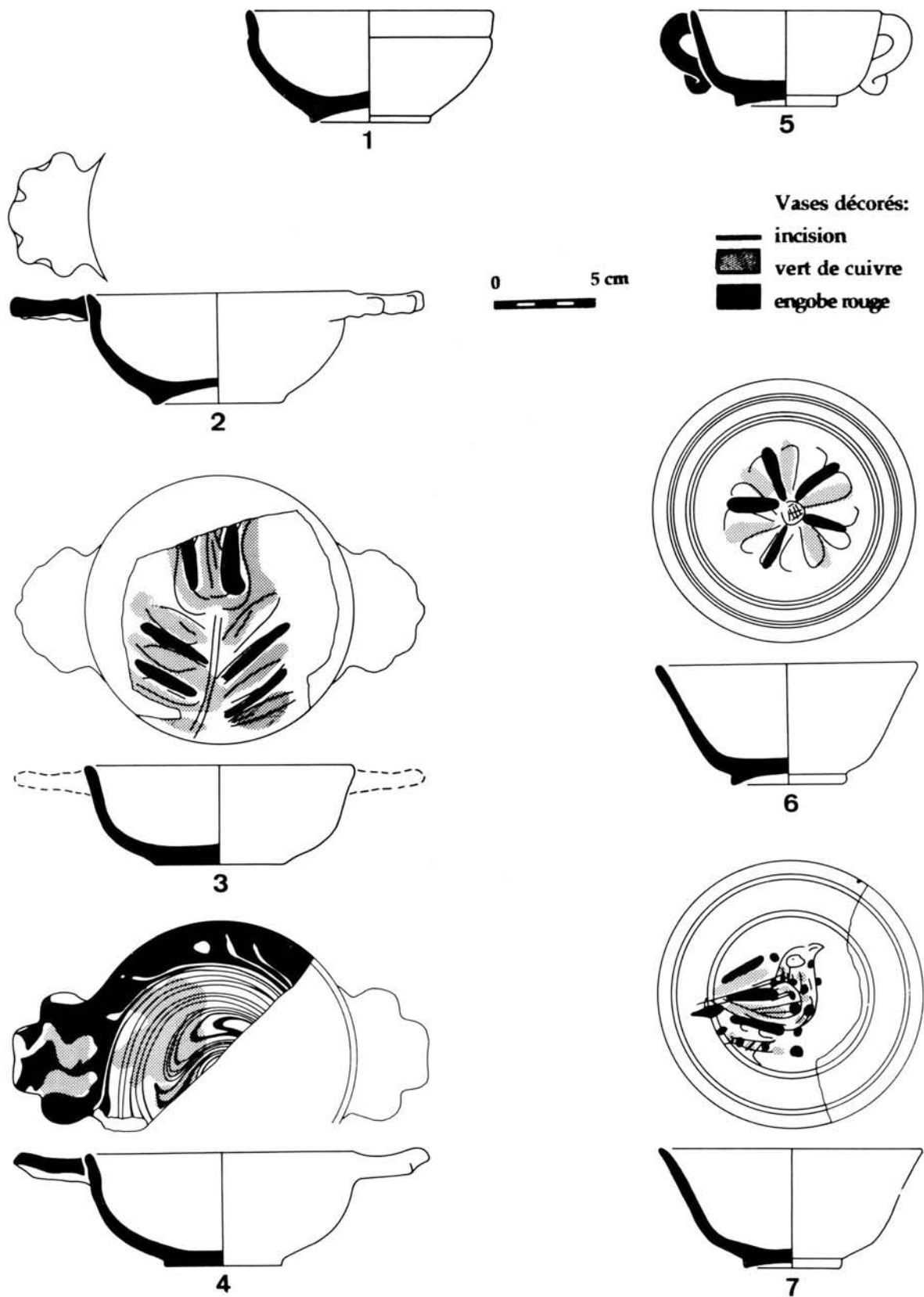


Planche 3 : Écuellen des ateliers de l'Huveaune dans la deuxième moitié du XVII^e siècle; 1: monochrome sans préhension; 2: à oreilles, fond concave, engobes jaspés; 3-4: à oreilles et fond plat; 5: tasse, engobes jaspés tourbillonnés, vernis tacheté de vert de cuivre; 6-7: sans préhension, à fond dégagé.

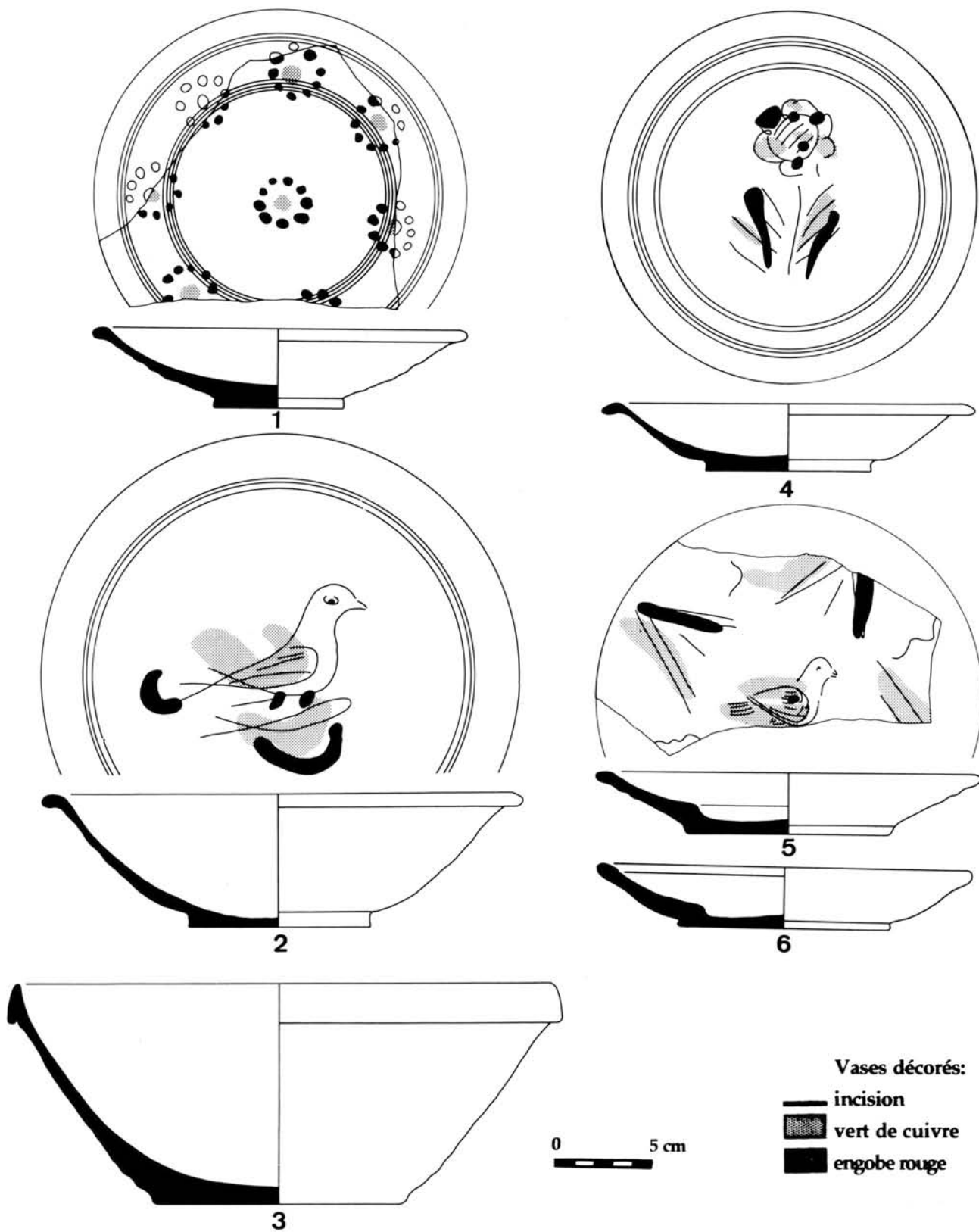
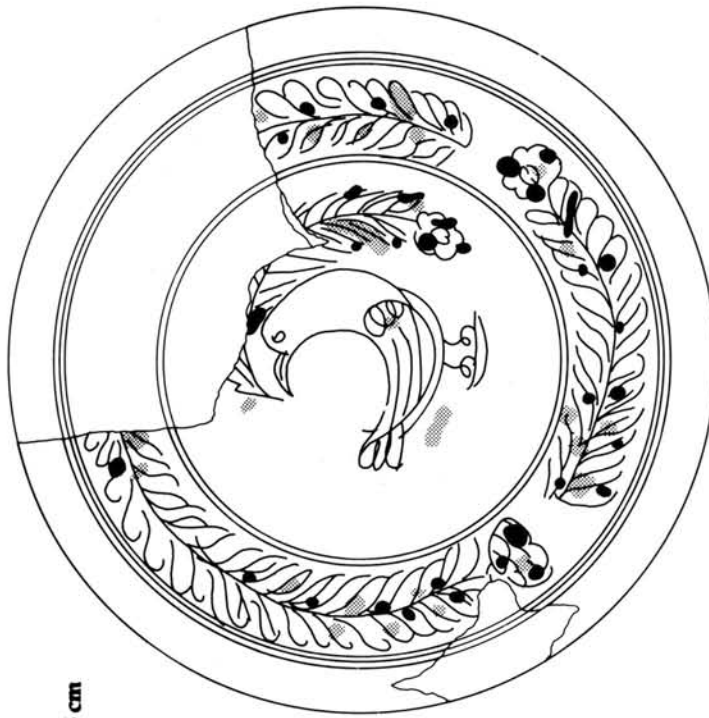
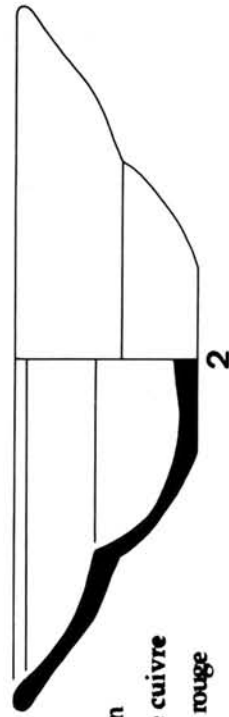


Planche 4 : Assiettes et plats des ateliers de l'Huveaune dans la deuxième moitié du XVII^e siècle; 1, 4, 5: assiettes; 3: tian, et 6: assiette, engobes jaspés, vernis tacheté au vert de cuivre.



0 5 cm



incision
vert de cuivre
engobe rouge

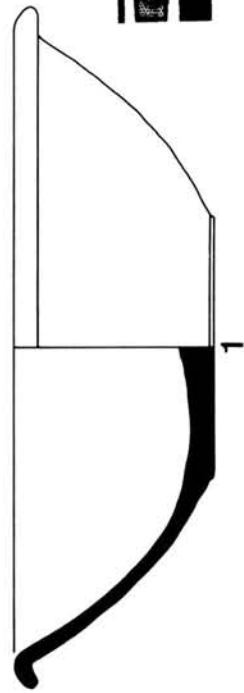


Planche 5 : Plats à décor incisé polychrome sur engobe blanc, ateliers de l'Huveaune, vers 1680.

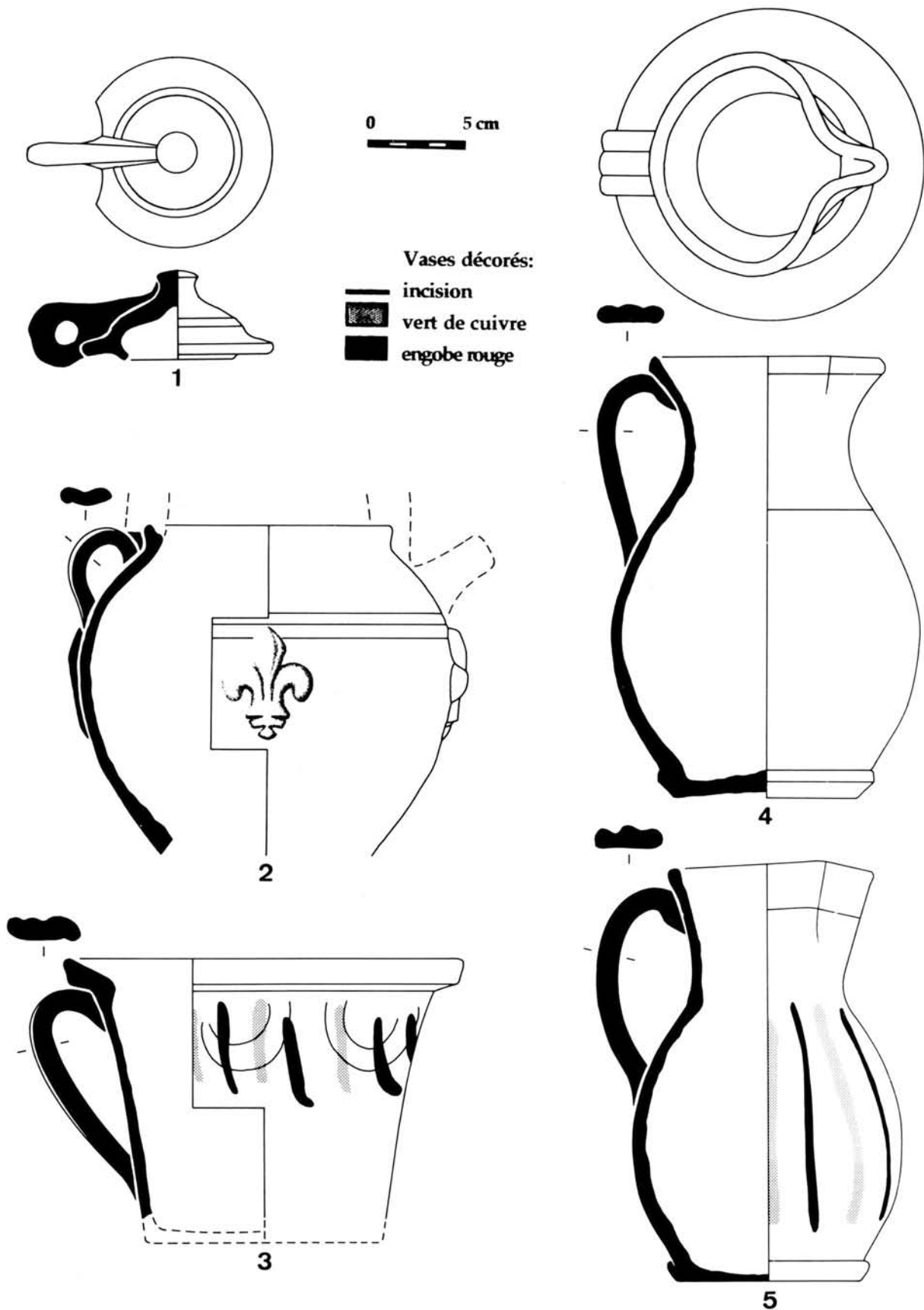


Planche 6 : Exemples d'autres productions des ateliers de l'Huveaune dans la deuxième moitié du XVII^e siècle; 1: couvercle de vase à liquide, vernis vert; 2: cruche, fleur de lys en applique, vernis vert; 3: pot de chambre; 4 et 5: pichets (4: vernis vert).

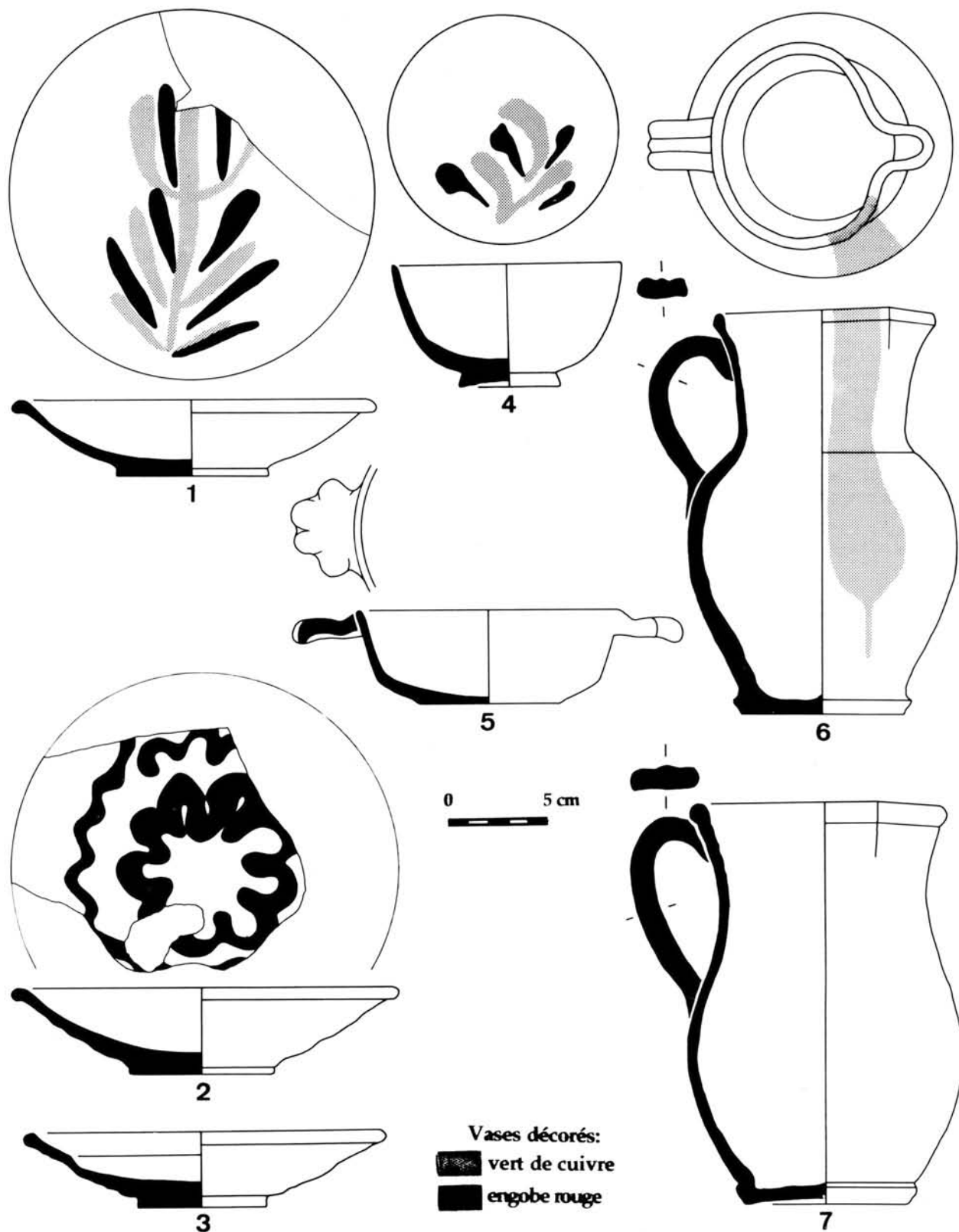


Planche 7 : Productions des ateliers de l'Huveaune dans la première moitié du XVIII^e siècle; 1-2-3: assiettes; 4: écuelle; 5: écuelle à oreilles, vernis vert; 6: pichet, engobe rose extérieur; 7: pichet vernis vert.

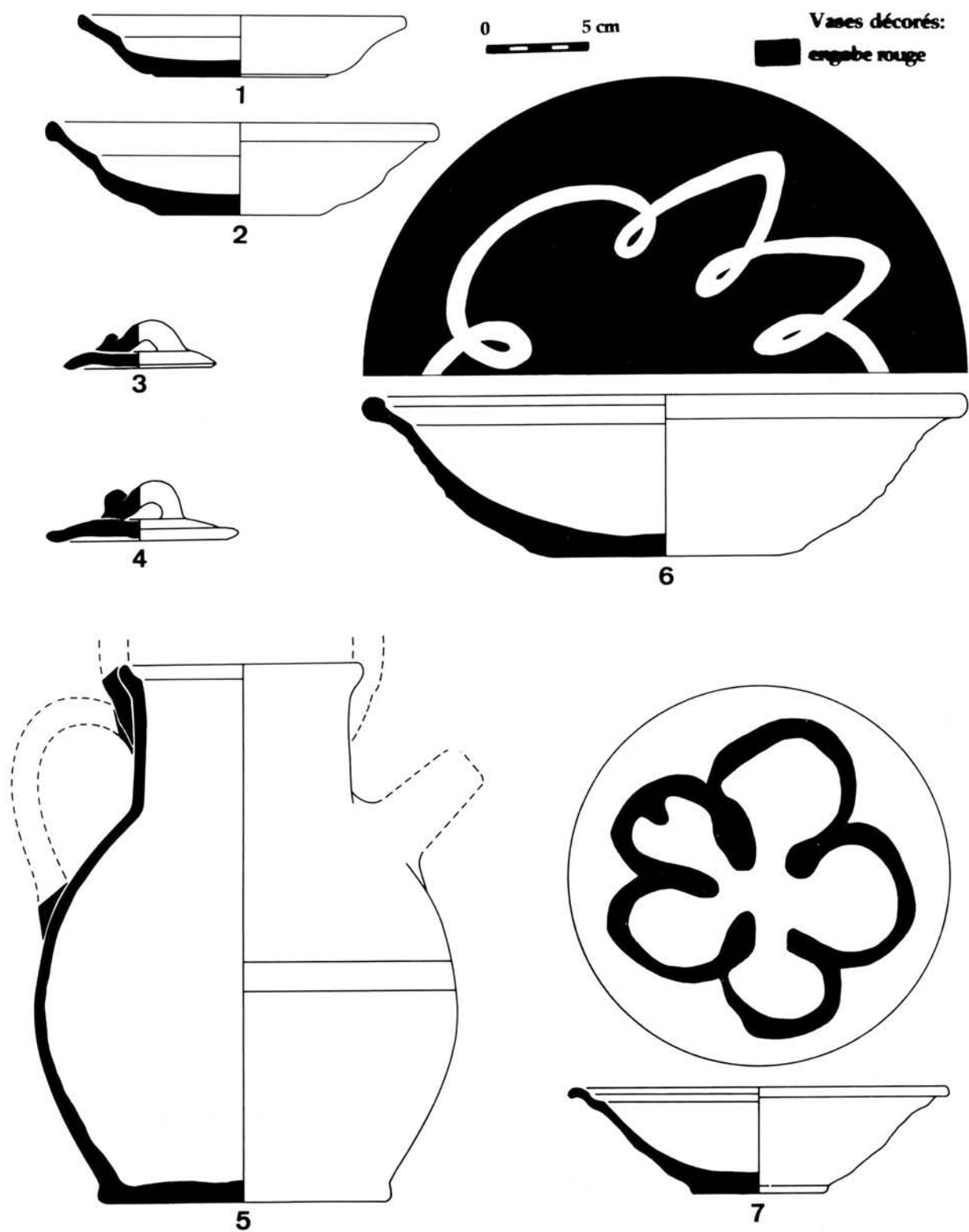


Planche 8 : Productions des ateliers de l'Huveaune dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle; 1-2: assiettes; 3-4: couvercles; 5: cruche, engobes extérieur rouge monochrome et intérieur blanc; 6-7: plats.